Marie Corelli

Vendetta

● Roman
EYROLLES

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Traductrice : Sylvie Del Cotto
Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart
Préface : Élisabeth Segard

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Titre original : *Vendetta!, or The Story of One Forgotten*
Ce texte de l'autrice anglaise Marie Corelli est paru en 1886. Il s'agit de sa première traduction en langue française.

© Éditions Eyrolles, 2023
ISBN : 978-2-416-01108-5
Composé par Patrick Leleux PAO

MARIE CORELLI

Vendetta

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Sylvie Del Cotto

● Roman
EYROLLES

Avant-propos

Pourquoi publier un roman inédit de Marie Corelli un siècle après sa mort ? Adulée par le grand public, conspuée par les chroniqueurs littéraires, Marie Corelli est l'une des romancières les plus représentatives de l'époque victorienne et son œuvre reste d'une modernité étonnante. À cheval entre Walter Scott et Alexandre Dumas, elle mêle sans complexe horreur et eau de rose, ésotérisme et puritanisme, humour grinçant et descriptions oniriques, brisant les tabous des romanciers de son époque.

Qui est Marie Corelli ? Déjà en 1924, lors de son décès, peu de journalistes pouvaient répondre tant elle a su brouiller les pistes. La romancière a tout de suite compris l'importance de la promotion et de l'image pour vendre ses œuvres. Petite fille illégitime à une époque où ce statut est une honte, elle deviendra l'auteresse (le mot utilisé à l'époque) favorite de la reine. Cette ascension, elle la doit à son intelligence et à sa volonté. Née Mary McKay et fille d'un écrivain écossais, elle se transforme en Marie Corelli, descendante d'un compositeur vénitien ! Sa légende est lancée.

Son premier roman, *A Romance of Two Words*, paraît en 1886. Le succès est mitigé mais elle persiste. La publication de *Vendetta, or The Story of One Forgotten*, quelques mois plus tard, lui donne raison puisque ce deuxième ouvrage sera traduit en plusieurs langues. Elle reçoit des messages enthousiastes du Premier ministre, William Gladstone, qui dévore ses romans.

The Sorrows of Satan la consacre en 1895 et elle est alors en mesure de dicter ses conditions. Vexée par le mépris de la presse, elle refuse l'envoi d'exemplaires gratuits : si les journalistes veulent parler de son nouveau livre, ils n'ont qu'à l'acheter ! *The Sorrows of Satan* recevra

plus de couverture médiatique que jamais et les critiques admettront à contrecœur que le livre avait un certain mérite littéraire... Il sera adapté en opéra puis, en 1925, en film. Des milliers de petites anglaises seront baptisées Thelma et Mavis, deux prénoms inventés par Marie Corelli.

Elle crée l'émoi dans les milieux politiques en publiant un roman à clef sur la famille royale. Elle refuse le féminisme, arguant que les femmes s'abaisseraient au niveau des hommes, mais reste célibataire, gère seule sa maison et sa carrière, fonde un cercle féminin de chasse et ferraille régulièrement contre les intellectuels et les politiciens sexistes. Elle stigmatise le divorce, mais vécut avec une femme toute sa vie.

Summum de l'ironie : Marie Corelli, adorée du public et méprisée par l'intelligentsia, fut celle qui se battit pour sauvegarder les traces de Shakespeare. Passionnée par le dramaturge, elle s'installe à Stratford-upon-Avon en 1899. Elle milite féroceement pour la préservation de son patrimoine architectural et naturel. Elle organise des concerts et des fêtes féeriques ouvertes à tous, et stupéfie les habitants en se promenant sur l'Avon en gondole. Sa maison, rachetée par l'Université de Birmingham, abrite aujourd'hui le Shakespeare Institute. Ultime pied de nez de celle qui croyait aux forces de l'esprit.

Coquette, forte tête, fantasque, généreuse, Marie Corelli a fait de sa vie une œuvre d'art. Elle n'a rien à envier à Oscar Wilde.

Élisabeth Segard

Préface

De crainte que certains lecteurs doutent de la vraisemblance de cette histoire, je tiens à préciser qu'elle s'appuie sur des faits historiques, survenus à Naples au cours de la vague de choléra de 1884. Nous savons grâce aux chroniques de presse que, malheureusement, l'infidélité des femmes tend à se banaliser, au point de menacer la quiétude et la bonne réputation de la société. Moins courante est la vengeance d'un mari offensé. Celui-ci ose rarement faire justice lui-même car, au Royaume-Uni tout du moins, pareille hardiesse serait sans doute perçue comme plus grave que celle dont il est victime. Mais en Italie, la situation est différente. Le verbiage et la paperasserie du système juridique, le verdict peu tranché des jurés ne sont pas considérés suffisamment efficaces pour apaiser l'honneur bafoué d'un homme dont le nom a été piétiné. Ainsi, que ce soit à tort ou à raison, d'ignobles actes sont couramment perpétrés. Ces méfaits, le monde n'en a pas souvent connaissance, mais quand la lumière est enfin faite, ils sont accueillis avec surprise et incrédulité. Les histoires romantiques nées de l'esprit des romanciers sont pauvres comparées à la réalité. Celle-ci, qualifiée à tort d'ordinaire, fourmille en vérité de tragédies aussi profondes, sombres et déchirantes que celles imaginées par Sophocle ou Shakespeare. Rien n'est plus étrange que la vérité. Rien n'est, parfois, plus terrible.

Marie Corelli, août 1886.

1

MOI, QUI ÉCRIS CECI, je suis un homme mort. Officiellement, irréfutablement mort. Renseignez-vous sur moi dans ma ville natale : on vous dira que je suis l'une des victimes du choléra qui a dévasté Naples en 1884 et que ma dépouille mortelle gît dans le caveau de mes aïeux. Et pourtant, bien que je sois mort et enterré, je vis et bouillonne de toute l'ardeur de ma virilité ! Le sang chaud de trente étés frémit dans mes veines. Le chagrin n'a laissé sur moi aucune trace, hormis une : mes cheveux, jadis noirs d'ébène, ont pris la blancheur d'une calotte de neige alpine, encore que leur masse bouclée est plus épaisse que jamais.

Longtemps, je me suis tu de peur de passer pour un fou. Mais à présent que je suis à l'abri de toute persécution, je peux désormais sans crainte consigner la vérité. Ici, seul le silence d'une vaste forêt d'Amérique m'entoure. Dans cette immensité virginale, préservée de la civilisation humaine, mon havre de paix est à peine troublé par les battements d'ailes, les doux pépiements des oiseaux, le murmure tantôt léger, tantôt tempétueux des vents libres. Au sein de ce calme enchanté, je soulève mon cœur rempli à ras bord comme un calice et le déverse à même le sol, jusqu'à la dernière goutte de fiel qu'il contient. Le monde doit connaître mon histoire.

Je suis mort, et néanmoins vivant... Comment est-ce possible ? me demanderez-vous. Ah, mes amis ! Si vous cherchez à vous débarasser à coup sûr du corps d'une connaissance, je recommanderais de l'incinérer. Sans quoi, rien ne garantit ce qui adviendra. La crémation est le meilleur, et même l'unique moyen – propre et *sûr*. Pourquoi y a-t-il autant de préjugés à son égard ? Il est pourtant préférable de remettre les restes de ceux que nous avons aimés (ou feint d'aimer)

au feu purificateur et à l'air frais plutôt que de les coucher dans une crypte glaciale, ou de les enfouir dans un linceul de terre humide. Car des choses répugnantes se dissimulent sous l'humus. Des choses immondes et innommables, de longs vers, des créatures visqueuses aux yeux aveugles et aux ailes superflues, des avortons d'insectes engendrés par des émanations toxiques ; autant de créatures dont la vue seule susciterait en toute femme sensible une crise d'hystérie, et causerait aux hommes les plus résistants un frisson de dégoût.

Mais il y a pire que ces abominations inhérentes à l'enterrement chrétien : il y a l'effroyable *incertitude*. Que diriez-vous si, après avoir descendu dans son caveau la caisse étriquée qui renferme votre cher disparu, contraint vos visages à la mine mélancolique de rigueur et enfin avoir pris toutes les précautions nécessaires, celles-ci s'avéraient insuffisantes ? Et si la geôle dans laquelle vous avez relégué votre cher regretté ne disposait pas de portes aussi closes que vous l'imaginiez naïvement ? Et si l'épais cercueil était éventré par des doigts frénétiques ? Et si votre ami défunt ressuscitait, tel Lazare, pour tester votre affection ? Ne regretterez-vous pas d'avoir négligé la bonne vieille méthode de l'incinération ? En particulier, si vous avez hérité des possessions ou d'un pécule légué par celui que vous pleurez à si juste titre ? En vérité, nous sommes des hypocrites qui nous berçons d'illusions. Peu d'entre nous regrettent véritablement les défunts. Peu d'entre nous repensent à eux avec un tant soit peu de tendresse ou d'affection sincère. Pour autant, Dieu sait que les morts méritent peut-être davantage de pitié que nous l'imaginons.

Mais j'en reviens à mon histoire. Moi, Fabio Romani, récemment décédé, j'ai décidé de vous raconter en détail les événements d'une brève année, qui condense à elle seule les affres d'une vie entière de tourments. Une seule petite année au cours de laquelle un coup net asséné par la dague du Temps m'a transpercé le cœur. Depuis, de cette plaie béante ne s'écoule que mon sang corrompu.

J'avais pourtant été épargné d'une affliction commune au plus grand nombre : la pauvreté. Je suis né dans l'aisance. Quand mon père le comte Filippo Romani s'est éteint, me laissant à dix-sept ans l'unique héritier d'un patrimoine colossal, nombre d'amis sincères, avec leur bonté coutumière, m'ont prédit un avenir des plus sombres. Certains d'entre eux attendaient avec une impatience non dissimulée

d'assister à ma déchéance physique et mentale. Eux-mêmes étaient des personnes honorables, ils appartenaient à un cercle respectable : autant dire que leurs paroles avaient du poids. J'étais voué, selon eux, à devenir joueur, dépensier, ivrogne, un incurable débauché de la pire espèce. Néanmoins, aussi étrange que cela puisse paraître, rien de tout cela ne s'est produit. Bien que Napolitain, avec tous les éclats de colère et l'impétuosité dus à mes origines, je méprisais par nature les vices et les désirs charnels qu'affectionne l'inculte ordinaire. Les jeux d'argent me semblaient une stupidité délirante ; je savais la boisson ravageuse pour la santé et le bon sens, et la prodigalité m'apparaissait comme un affront envers les plus démunis. Je choisis alors un mode de vie qui me correspondait, un juste milieu entre la simplicité et le luxe — l'alliance judicieuse de la sérénité domestique et de la gaieté sociale — la régularité d'une existence raisonnable qui n'épuise pas plus l'esprit que le corps.

Je résidais dans la villa de mon père, un palais miniature tout en marbre blanc perché dans les bois surplombant la baie de Naples. Mon terrain de jeu était bordé de bosquets aux senteurs d'orange et de myrte, où des centaines de rossignols gazouillaient leurs mélodies d'amour à la lune flavescente. Des fontaines mousseuses s'élevaient dans d'immenses bassins de pierre richement sculptés, leurs jets vaporeux rafraîchissaient le silence embrasé par l'air estival torride. Dans ce refuge, je vécus quelques années de bonheur, au milieu des livres et des œuvres d'art, recevant fréquemment la visite d'amis — de jeunes hommes dont les goûts étaient à peu de choses près similaires aux miens, et qui étaient capables de tout autant apprécier les mérites d'un ouvrage ancien que la saveur d'un millésime rare.

Quant aux femmes, je n'en voyais pour ainsi dire pas. Au vrai, je les évitais d'instinct. Les parents de filles nubiles m'invitaient dans leur foyer, mais je déclinais la plupart du temps. Mes lectures me mettaient en garde contre la gent féminine — avertissement que je croyais et acceptais. Cette propension m'exposait au ridicule parmi mes compagnons enclins au désir amoureux. Toutefois, leurs joyeuses plaisanteries au regard de ce qu'ils appelaient ma « faiblesse » ne m'affectaient guère. Je faisais confiance à l'amitié plutôt qu'à l'amour, tant et si bien que j'avais un ami — pour lequel je n'aurais pas hésité à donner ma vie — qui m'inspirait un attachement des plus profonds.

Ce dernier, Guido Ferrari, se joignait parfois aux moqueries sans malice dont j'étais l'objet, en raison de ma farouche hostilité envers les femmes.

— Honte à toi, Fabio! s'écriait-il alors. Tu ne connaîtras pas la saveur de l'existence tant que tu n'auras pas goûté au nectar de lèvres groseille! Tu ne découvriras pas le mystère des étoiles tant que tu n'auras pas plongé ton regard dans la splendeur insondable des yeux d'une jeune fille! Tu ne connaîtras pas la délectation tant que tu n'auras pas étreint de tes bras avides une taille faussement effarouchée et entendu les battements d'un cœur passionné contre le tien! Au diable tes ouvrages vieux jeu! Crois-moi, ces philosophes antiques bourrés de tristesse ne détenaient pas une once de virilité — leur sang n'était que de l'eau — et leurs calomnies à l'encontre des femmes ne sont rien de plus que l'expression acariâtre de leurs propres déceptions. Ceux qui passent à côté du trophée suprême de l'existence persuadent volontiers les autres qu'il n'en vaut pas la peine. Comment ça, mon ami? Toi, avec ton esprit vif, ton regard en coin, ton sourire enjoué, ton agilité, tu refuses d'entrer dans l'arène de l'amour? Que dit Voltaire à propos du dieu aveugle?

*« Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être! »*

Lorsque mon ami pérorait ainsi, je me contentais de sourire. Ses arguments échouaient à me convaincre. Cependant, j'aimais l'écouter discourir, car sa voix était aussi mélodieuse que la tonalité d'une grive, et ses yeux plus éloquents que tous les discours. Je l'aimais — Dieu m'en soit témoin! — d'un amour désintéressé et authentique, avec cette tendresse propre aux bambins mais que partagent peu d'hommes adultes. Je me sentais heureux en sa compagnie, et lui-même paraissait l'être en la mienne. Nous passions la majeure partie de notre temps ensemble. Lui comme moi ayant été privés de nos parents dès notre prime jeunesse, nous avions, par conséquent, été contraints de façonner par nous-mêmes le cours de notre existence. Il avait opté pour une carrière artistique et, même s'il rencontrait un certain succès, il restait aussi miséreux que j'étais riche. Je remédiais pour lui à cette absence de fortune avec la prévenance et le tact requis,

lui octroyant autant de commissions que possible sans éveiller ses soupçons ou blesser son amour-propre. En bref, ma sympathie pour lui était profonde. Nous avions pour l'essentiel les mêmes goûts, les mêmes affinités. Autrement dit, je ne désirais rien de mieux que sa confiance et son amitié.

Mais dans ce monde, personne n'a droit au bonheur perpétuel. Le destin, ou ses caprices, tolère mal de nous voir paisibles bien longtemps. Quelque chose de tout à fait trivial — un regard, un mot, un contact — suffit à sceller notre sort : une longue chaîne d'associations se brise, interrompant la quiétude que nous pensions profonde et durable. Le malheur s'est abattu sur moi, aussi sûrement qu'il s'abat sur tout un chacun. Avec quelle clarté je me souviens de cette soirée étouffante de la fin du mois de mai 1881 où je me trouvais à Naples ! J'avais passé l'après-midi à bord de mon yacht, voguant avec indolence à travers la baie, à la faveur d'une douce brise. L'absence de Guido (parti plusieurs semaines en voyage à Rome) me réduisait à la solitude, et je me sentais d'une humeur songeuse, un brin indécise, proche de la déprime. Sitôt à terre, les quelques marins de service sur mon navire se dispersèrent, chacun vers son lieu de plaisir ou de perdition préféré. Je n'avais pas l'esprit à me divertir d'un rien. Quoique j'eusse de nombreuses connaissances en ville, ces distractions peu enrichissantes ne m'intéressaient pas.

Alors que je me promenais dans l'une des rues principales, caressant l'idée de regagner à pied ma résidence dans les hauteurs, j'entendis l'écho d'un chant et entraperçus au loin des robes blanches. C'était le mois de Marie, et j'en conclus aussitôt qu'une procession de la Vierge marchait dans ma direction. Autant par paresse que par curiosité, je patientai sur place, immobile. À mesure que les voix chantantes se rapprochaient, je discernai les prêtres, les apôtres, le balancement des encensoirs dorés au parfum entêtant, les lueurs des bougies, les voiles blancs comme neige des enfants et des jeunes filles. Puis, tout à coup, le charme pittoresque de la scène vacilla devant mes yeux, emporté dans un tourbillon confus d'éclats et de couleurs duquel émergea un visage ! Un visage aussi rayonnant qu'une étoile dans un nuage de boucles ambrées — les joues rosies, il possédait une grâce enfantine, une beauté absolument parfaite, éclairée par deux yeux lumineux, aussi vastes et sombres que la nuit. Sa petite bouche esquissait un

sourire à demi provocant, à demi adorable. Je ne pouvais cesser de la contempler, ébloui et exalté ; la beauté fait de nous des idiots ! C'était une femme — le genre que je fuyais par méfiance — à l'aube de sa jeunesse, de quinze ou seize ans tout au plus. Son voile avait été rejeté en arrière, par inadvertance ou à dessein, de sorte que, un court instant, je pus me repaître de son sourire ensorcelant et de son regard qui aguicha jusqu'à mon âme. La procession s'éloigna, la vision se dissipa ; cependant, durant ce moment fugace, une période de ma vie s'était refermée à tout jamais, et une autre s'était enclenchée.

Bien entendu, je l'ai épousée. Nous autres Napolitains ne perdons pas de temps dans ce domaine. La prudence n'est pas notre fort. À l'inverse des Britanniques, nous avons le sang chaud : il bout dans nos veines, aussi brûlant que le vin et le soleil, et ne tolère pas de demi-mesure. Nous aimons, nous désirons, nous possédons. Et ensuite ? Nous nous laissons, dites-vous, pensant que nous autres, méridionaux, sommes d'une inconstance inouïe ? Erreur : nous sommes moins enclins à nous lasser qu'on le prétend. D'ailleurs, les Britanniques ne se lassent-ils jamais ? Ne s'ennuient-ils pas secrètement, assis au coin de la cheminée dans leur « doux foyer », avec leurs épouses dodues et leurs familles en constante expansion ? Si, en vérité, mais ils n'osent pas l'avouer !

Il me faut relater la phase de séduction. Elle fut brève et aussi charmante qu'une chanson impeccablement interprétée. Sans obstacle. La demoiselle qui me plaisait était la fille unique d'un noble Florentin ruiné, à la vie dissolue, qui tirait ses maigres revenus des tables de jeu. Son enfant avait grandi dans un couvent réputé pour sa stricte discipline et, par conséquent, ne connaissait rien de ce monde. Elle était, m'avait-il assuré avec des larmes mièvres dans les yeux, « aussi innocente qu'une fleur sur l'autel de la Sainte Vierge. » Je l'ai cru. Après tout, comment cette ravissante adolescente à la voix timide aurait-elle pu connaître ne serait-ce que l'ombre du mal ? J'étais impatient de cueillir un lys aussi beau que j'arborerai avec fierté, tout comme son père l'était de me la céder, sans doute en se félicitant que le sort ait placé sur le chemin de sa fille sans dot un fiancé fortuné.

Nous nous mariâmes à la fin du mois de juin. Guido Ferrari honora nos noces de sa galanterie.

— Par le corps de Bacchus ! s'exclama-t-il à mon intention, à la fin de la cérémonie. Fabio, tu as brillamment tiré profit de mes leçons ! Une polissonne réservée est souvent habile ! Tu as fouillé dans le tombeau de Vénus et subtilisé ses plus beaux bijoux. Tu as remporté la plus charmante jeune fille des Deux-Siciles !

Je lui pressai la main, saisi d'une pointe de remords à l'idée qu'il n'était plus le premier dans mon cœur. Je le regrettai presque. Oui, le jour même de mon mariage, j'étais nostalgique du bon vieux temps — vieux et si récent à la fois. Et je soupirai en songeant qu'il était derrière moi. Alors je jetai un regard à Nina, ma femme. Ce fut suffisant ! Sa beauté éblouissante me comblait. Quand la langueur attendrissante de ses grands yeux limpides se faufilait dans mes veines, j'oubliais tout sauf elle. J'étais dans ce délire aigu de la passion dans lequel l'amour — l'amour seul — apparaît comme le point culminant de la création. J'étais au sommet de ma joie. Les jours avec elle étaient extatiques, les nuits un ravissement sans fin ! Non, je ne me lassais jamais. La beauté de ma femme ne perdait pas de son charme à mes yeux. Elle embellissait un peu plus chaque jour que je la possédais. Je ne la voyais jamais autrement qu'attirante, et en quelques mois, elle avait sondé toutes les profondeurs de ma personnalité. Elle avait vite découvert que certains de ses doux regards avaient le pouvoir de m'attirer à ses côtés, tel un esclave dévoué et de bonne volonté. Je me torture en ressassant ces souvenirs ridicules. Pour tous les hommes de plus de vingt ans, les malices des femmes — ces jolis petits riens espiègles capables de saper la volonté et la puissance des héros les plus vaillants — sont un tant soit peu familières. Est-ce qu'elle m'aimait ? Oh oui, je le suppose. En repensant à ce temps-là, je peux affirmer en toute franchise qu'elle m'aimait — de la même manière que quatre-vingt-dix pour cent des épouses aiment leurs maris, pour ce qu'il leur est possible d'obtenir. Et je n'éprouve pas une once de rancune envers elle. Si j'avais choisi de l'idolâtrer, et de l'élever au statut d'ange, alors qu'elle se situait à peine au plus bas niveau de la simple femme, c'était ma sottise, pas sa responsabilité.

Notre maison était ouverte à tous. Notre demeure était un lieu de rencontres prisé par la crème de la société de Naples et des alentours. Ma femme forçait l'admiration. Son adorable visage et ses manières

gracieuses alimentaient les conversations du quartier. Guido Ferrari, mon ami, était de ceux qui l'encensaient le plus ouvertement, et le respect chevaleresque qu'il lui manifestait le rendait encore plus cher à mon cœur. J'avais confiance en lui comme en un frère. Il entraît et sortait à sa guise. Il offrait à Nina des fleurs, des babioles fantaisistes, et la traitait avec une gentillesse fraternelle pleine d'égards. Mon bonheur était complet — l'amour, la fortune et l'amitié, que peut-on désirer de plus ?

Pourtant, une goutte de miel fut ajoutée à la douceur de mon sort. Le premier matin de mai 1882, notre enfant vint au monde. Une petite fille, au teint aussi pâle que les anémones blanches qui, en cette saison, abondaient dans le parc entourant notre demeure. On m'apporta la petite dans la véranda ombragée où je prenais le petit déjeuner avec Guido, un minuscule ballot informe, enveloppé dans du cachemire et de la vieille dentelle. Je pris la petite chose fragile dans mes bras avec une affectueuse vénération. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, grands et sombres comme ceux de Nina, la lumière d'un paradis quitté de peu persistait dans la pureté de ses prunelles. J'embrassai le petit minois. Guido en fit autant. Ses yeux limpides nous considérèrent avec une solennité voilée de questions. Un oiseau perché sur une branche de jasmin se mit à siffloter une chanson, le vent léger éparpilla les pétales de rose blanche à nos pieds. Je confiai le nouveau-né à la nourrice qui patientait.

— Dites à ma femme que nous avons accueilli sa fleur de mai, lui dis-je, radieux.

Guido posa la main sur mon épaule, tandis que la domestique s'effaçait. Son visage était d'une pâleur inhabituelle.

— Tu es un brave type, Fabio, dit-il subitement.

— Tu m'en diras tant ! Pourquoi dis-tu cela ? demandai-je avec un rire mitigé. Je ne suis pas exceptionnel.

— Tu es moins méfiant que la plupart, lâcha-t-il en se détournant de moi avant de triturer une ramure de clématites qui rampait sur l'une des colonnes de la pergola.

Je lui lançai un regard étonné.

— Que veux-tu dire, *amico* ? Ai-je un motif de soupçonner quelqu'un ?

Riant, il reprit place à table.

— Certainement pas ! répondit-il avec un regard franc. Mais à Naples, l'air vibre de suspicion. La lame de la jalousie est toujours prête à frapper, à juste titre ou non. Nous sommes familiarisés dès l'enfance aux voies du vice. Les pénitents se confessent à des prêtres bien moins recommandables que les pénitents eux-mêmes. Dans une société comme la nôtre, où la fidélité conjugale est une farce, n'est-ce pas formidable de connaître un homme comme toi, Fabio ? Un homme heureux au sein d'un foyer aimant, sans un nuage dans le ciel de sa confiance ?

— Rien ne justifierait que je me méfie, dis-je. Nina est aussi innocente que le petit enfant dont elle est aujourd'hui la mère.

— Exact ! Parfaitement exact ! s'exclama-t-il en me regardant dans les yeux, un sourire aux lèvres. Aussi blanche que la neige vierge au sommet du mont Blanc. Plus pure qu'un diamant brut, et plus intouchable que l'étoile la plus éloignée ! N'es-tu pas d'accord ?

J'acquiesçai avec gravité. Quelque chose dans son attitude me laissait perplexe. Notre conversation s'orienta vers d'autres sujets, si bien que ces questions me sortirent de l'esprit. Hélas, peu de temps après, je fus ramené au souvenir de chacune de ces paroles.

2

PERSONNE n'ignore le malheur qui frappa Naples l'été 1884. Les journaux du monde entier ont détaillé le récit de ses fléaux. Le choléra se propagea comme un démon destructeur. À son contact funeste, des dizaines d'individus, jeunes et vieux, tombèrent morts dans les rues. La cruelle maladie, née de la crasse et de la négligence des mesures sanitaires, progressa dans la ville à une rapidité affolante, et pis encore que l'épidémie, une panique irrationnelle se répandit. Si l'héroïsme inoubliable du roi Humbert avait fait effet sur les classes éduquées, dans le petit peuple napolitain, peurs abjectes, grossières superstitions, doublées d'un égoïsme absolu, régnaient en maître. En voici un exemple frappant. Un pêcheur, bien connu dans la région, un jeune homme de bonne allure et apprécié, fut sujet aux premiers symptômes du choléra alors qu'il travaillait sur son bateau. On le porta jusqu'au logis de sa mère. La vieille femme, une harpie au physique ignoble, regarda la petite procession approcher de son habitation, et comprenant soudain de quoi il retournait, referma puis barricada sa porte.

— *Santissima Madonna!* hurlait-elle d'une voix stridente, à travers sa fenêtre entrebâillée. Laissez-le dans la rue, à l'abandon, le misérable! Ce porc ingrat! Il donnerait la maladie à sa mère qui est si honnête et si vaillante! Saint Joseph! Qui aurait idée d'avoir des enfants? Laissez-le dans la rue, je vous dis!

Il était vain d'argumenter contre cet épouvantail en jupe. Son fils était, par bonheur pour lui, inconscient. Après des échanges houleux, il fut allongé devant sa porte, où il expira peu après, son corps étant ensuite emporté comme tant d'autres par les *beccamorti*¹.

1. Croque-morts.

La chaleur en ville était caniculaire. Le ciel était un dôme brûlant de luminosité, la baie aussi immobile qu'une plaque de verre. Une mince colonne de fumée crachée par le cratère du Vésuve accentuait l'impression qu'un anneau de feu, bien qu'imperceptible, s'infiltrait tout autour de nous. Les oiseaux ne chantaient plus, hormis en fin de soirée quand les rossignols sur ma propriété se mettaient à déverser un torrent mélodieux, aussi joyeux que mélancolique. Dans les bois où je résidais, il faisait frais par comparaison. Je redoublai de prudence pour empêcher l'épidémie de contaminer notre foyer. En vérité, j'aurais volontiers quitté le quartier, si je n'avais pas su que fuir une zone contaminée expose aux contacts directs avec la maladie.

Ma femme, par ailleurs, ne se tracassait pas. Je pense que les femmes d'une grande beauté sont rarement anxieuses. Leur superbe vanité constitue un bouclier de choix pour repousser la peste, en ce qu'elle abolit l'élément fondamental du danger, c'est-à-dire la peur. Pour ce qui était de notre Stella, d'une santé robuste et qui faisait ses premiers pas à deux ans, ni sa mère ni moi n'avions la moindre inquiétude.

Guido Ferrari s'installa chez nous. Et pendant que le choléra fauchait par centaines les Napolitains qui baignaient dans leur crasse, tous les trois, assistés par une suite réduite de domestiques auxquels j'interdisais de descendre en ville, nous vivions d'eau distillée et d'aliments secs à base de farine, prenions des bains réguliers, nous levions et nous couchions de bonne heure. Autrement dit, nous profitions de notre parfaite santé.

Parmi ses innombrables attraits, ma femme était dotée d'une voix magnifique. Elle chantait avec une expressivité exceptionnelle. Bien souvent, le soir, une fois la petite Stella endormie, pendant qu'avec Guido je fumais dans le jardin, Nina charmait nos oreilles avec ses notes de rossignol. Elle chantait de typiques *stornelli* et *ritornelli*, des chansons populaires saturées de beauté, de fougue et d'extravagance. Dans ces moments-là, Guido s'associait volontiers à elle, et sa tessiture de baryton accompagnait sa voix claire de soprano, aussi magnifiquement que l'eau d'une fontaine suit les trilles d'un oiseau. Aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, j'entends ces deux voix, mais leur duo mélodieux résonne moqueur dans mes oreilles. Je revois ces deux têtes penchées l'une vers l'autre, l'une blonde, l'autre brune. Ma femme,

mon ami — ces deux vies qui m'étaient infiniment plus précieuses que la mienne. Ces jours étaient heureux, comme les jours d'aveuglement le sont toujours. Nous ne sommes jamais assez reconnaissants envers les personnes franches qui nous ramènent sur terre. Pourtant, celles-ci sont en vérité nos meilleures alliées, même si nous peinons à l'admettre.

Le mois d'août fut le plus abominable de tous. À Naples, le choléra progressait à un rythme effrayant, et les gens devenaient littéralement fous de terreur. Certains, pris d'un goût dément pour le défi, s'adonnaient à des excès de vices et d'ivresse dans un mépris insouciant des conséquences. L'une de ces festivités débridées se déroula dans un café renommé. Huit jeunes hommes, accompagnés par huit jeunes filles, d'une remarquable beauté, réservèrent une salle privée où un repas fastueux leur fut servi. À la fin, l'un des fêtards leva son verre pour trinquer au « succès du choléra ! » Le toast qu'il porta fut accueilli par un déchaînement de vivats, et tous burent dans une joie délirante. Le soir même, chacun d'eux mourut dans d'atroces souffrances. Leurs corps, comme c'était la coutume, furent jetés dans de fins cercueils et enterrés, tous entassés dans un trou creusé à la hâte. Les récits lugubres de cet ordre nous parvenaient au quotidien, sans toutefois nous affliger. Stella était un talisman vivant contre l'infection. Son allégresse et ses babillages innocents ne cessaient de nous divertir et de nous occuper, nous enveloppant dans une atmosphère physiquement et mentalement saine.

Un matin — l'un des plus brûlants de ce mois étouffant —, je me réveillai plus tôt que d'ordinaire. La perspective d'un peu de fraîcheur m'incita à me lever dans l'idée de me balader dans le jardin. Ma femme dormait à poings fermés à mon côté. Je m'habillai sans bruit, pour ne pas la déranger. Juste avant de sortir de la chambre, une sorte d'instinct me poussa à me retourner pour l'admirer une fois de plus. Ce qu'elle était charmante ! Elle souriait dans son sommeil. Mon cœur battait avec intensité. Elle était mienne depuis trois ans, à moi seule ! L'admiration et l'amour passionnés que j'éprouvais avaient augmenté à parts égales au cours de ce laps de temps. Je soulevai l'une de ses mèches dorées, étalée sur l'oreiller, et l'embrassai tendrement. Puis, inconscient de ce que le destin me réservait, je la laissai.

Une légère brise accompagnait mes déambulations dans les allées du jardin, un souffle d'air juste assez soutenu pour remuer les feuilles. Cependant, sa saveur iodée me rafraîchissait après la chaleur cuisante de la nuit. Tout en flânant, j'étais absorbé dans l'étude de Platon, captivé par une foule de théories et de questions fondamentales soulevées par ce grand maître. Perdu dans le fil de mes pensées, profondes mais plaisantes, je m'aventurai plus loin que je n'en avais l'intention, et me retrouvai sur un chemin de traverse, un sentier sinueux qui aboutissait au port. Il était ombragé et frais, et je suivis sa route presque inconsciemment, jusqu'à ce que j'aperçoive des mâts et des voiles blanches, scintillants à travers le feuillage des arbres en surplomb. J'étais sur le point de rebrousser chemin quand un son me fit sursauter. C'était un long gémissement provoqué par une douleur intense, un cri étouffé qui semblait arraché à un animal sous l'effet de la torture. Pivotant vers la source du bruit, je découvris un garçon, étendu sur le ventre dans l'herbe. Je reconnus un petit vendeur de fruits de onze ou douze ans. Son panier de marchandises posé près de lui débordait d'un assortiment alléchant de pêches, de raisin, de grenades et de melons. Désaltérants mais dangereux à consommer en période de choléra. Je touchai l'épaule du garçon.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'enquis-je.

Pris de convulsions, il se tortilla mais orienta son visage vers moi. Un beau visage, bien que blême en raison de la douleur.

— L'épidémie, *signore* ! gémit-il, l'épidémie ! Restez loin de moi, pour l'amour du ciel ! Je suis mourant !

J'hésitai. Je ne craignais rien personnellement. Mais pour ma femme et mon enfant, je devais rester prudent. Cependant, je ne pouvais me résoudre à abandonner ce pauvre gamin sans rien faire pour lui. Je pris la décision d'aller chercher une assistance médicale au port.

— Courage, mon garçon, dis-je, déterminé. Ne baisse pas les bras ! Il n'y a pas que le choléra qui rende malade. Attends-moi ici. Je reviens avec un médecin.

Le garçon, qui me regardait d'un air interrogateur, tenta de sourire. Il indiqua sa gorge, et fit un effort pour parler, sans succès. Puis il s'accroupit dans l'herbe et se tordit de douleur comme un animal blessé à mort. Je me hâtai de m'éloigner. Non loin du port, où la chaleur

s'intensifiait, sulfureuse, je repérai quelques hommes à l'air terrorisé qui erraient, sans but. Je décrivis le cas du garçon, afin de solliciter leur assistance. Tous se dérochèrent, refusant de m'accompagner, en dépit de l'or que j'offrais. Maudissant leur lâcheté, je m'empressai de partir en quête d'un docteur et finis par en dégoter un, un Français au teint cireux qui m'écouta avec réticence décrire l'état dans lequel j'avais trouvé le petit vendeur de fruits. Il secoua la tête, refusant de bouger.

— Il est quasiment mort, observa-t-il avec concision. Mieux vaut s'adresser à la maison de la *Misericordia*. Les frères viendront enlever son corps.

— Quoi! me récriai-je. Vous n'allez même pas essayer de le sauver?

Le Français inclina la tête avec une suavité surfaite.

— Que monsieur ait la bonté de me pardonner. Ma santé serait sérieusement mise en danger si je touchais le cadavre d'un malade du choléra. Permettez que je vous souhaite une bonne journée, monsieur.

Sur ce, il me claqua la porte au nez. J'étais exaspéré au plus haut point, et même si en raison de la chaleur et de l'odeur fétide des rues carbonisées par le soleil, je me sentais nauséux, à deux doigts de défaillir, j'oubliai les risques que je prenais en parcourant une ville terrassée par l'épidémie. Je réfléchissais à un moyen d'obtenir quelque assistance quand une voix bienveillante parvint à mon oreille.

— Vous cherchez de l'aide, mon fils?

Je relevai les yeux.

Un moine de grande taille, dont le capuchon masquait en partie ses traits blêmes mais déterminés, se tenait à côté de moi. Il était l'un de ces héros qui, pour l'amour du Christ, ont surgi durant cette période apocalyptique et ont hardiment affronté l'épidémie, là où les fanfarons athées détalait comme des lièvres, apeurés par la seule odeur du danger. Je le saluai avec révérence et expliquai ma mission.

— J'y vais sans tarder, déclara-t-il avec une pointe de pitié dans la voix. Mais je crains le pire. J'ai des remèdes sur moi. Peut-être n'est-il pas trop tard.

— Je vous accompagne, m'empressai-je de dire. On ne laisse pas un chien mourir sans l'aider, et encore moins ce pauvre gamin qui a l'air seul au monde.

Le moine me scruta pendant que nous cheminions ensemble.

— Ne résidez-vous pas à Naples ? demanda-t-il.

Je lui donnai mon nom, qu'il connaissait de réputation, ainsi que l'emplacement de ma maison.

— Sur les hauteurs, nous restons en bonne santé, enchéris-je. Je n'arrive pas à comprendre la panique qui a gagné la ville. La lâcheté alimente l'épidémie.

— Naturellement, répondit-il posément. Que voulez-vous ? Les gens d'ici chérissent leurs plaisirs. Leurs cœurs sont fermés à toute autre existence. Quand la mort, qui n'épargne personne, se profile parmi eux, ils sont comme des bébés terrorisés par une ombre. La religion, en soi, soupira-t-il lourdement, n'a pas de prise sur eux.

— Mais vous, mon père, commençai-je, et je m'arrêtai subitement, conscient d'une douloureuse pulsation dans mes tempes.

— Moi, répondit-il avec solennité, je suis le serviteur du Christ. En tant que tel, l'épidémie ne m'effraie guère. Pour indigne que je sois, pour monsieur je suis prêt — ou même disposé — à braver toutes les morts.

Il s'exprimait avec aplomb, quoique sans arrogance. Il m'inspirait de l'admiration, et je me préparais à parler quand je fus pris de vertiges, à tel point que je dus lui saisir le bras pour ne pas chuter. La rue tanguait à l'instar d'un navire en mer, et le ciel tournoyait en cercles bleus embrasés. La sensation passait doucement quand la voix du moine, lointaine à mes oreilles, me demanda avec inquiétude ce qui m'arrivait. Je m'obligeai à sourire.

— La chaleur, je pense, dis-je avec la voix fébrile d'un vieillard en proie à la souffrance. Je me sens étourdi, j'ai la tête qui tourne. Il vaudrait mieux me laisser là, et monter voir le garçon. Oh mon Dieu !

Mes jambes refusaient de me soutenir et une douleur, glaciale et amère comme si une barre d'acier transperçait mon corps, me fit chanceler sur les pavés où je m'effondrai dans une sorte de spasme. Sans une seconde d'hésitation, le moine costaud me redressa et me traîna en me soutenant vers une sorte d'auberge, ou de restaurant pour les plus démunis. Là, il m'allongea sur un banc en bois et appela l'aubergiste qui semblait le connaître. Malgré les souffrances extrêmes, je restais conscient, et je pouvais entendre et voir tout ce qui se déroulait.

— Prends bien soin de lui, Pietro. Il s'agit du riche comte Fabio Romani. Ta charité sera récompensée. Je serai de retour dans une heure au plus tard.

— Le comte Romani! *Santissima Madonna!* Il a attrapé la maladie!

— Ne sois pas sot! s'exclama violemment le moine. Qu'en sais-tu? Un coup de chaud, ce n'est pas l'épidémie, pauvre couard! Veille sur lui, sans quoi par saint Pierre et ses clés, il n'y aura pas de place pour toi au Paradis!

L'aubergiste tremblotant parut terrifié par sa menace. Docile, il apporta des oreillers qu'il glissa sous ma tête. Le moine, pendant ce temps, rapprocha de mes lèvres un verre contenant une mystérieuse mixture médicinale que j'avalais machinalement.

— Reposez-vous ici, mon fils, me dit-il sur un ton apaisant. Ces gens sont aimables. Je me hâte de trouver ce garçon pour lequel vous m'avez demandé secours. Dans moins d'une heure, je serai revenu auprès de vous.

Je posai une main sur son bras pour le retenir.

— Restez, murmurai-je faiblement, annoncez-moi le pire. Est-ce le fléau?

— Je ne l'espère pas! répondit-il avec compassion. De toute façon, vous êtes jeune et assez robuste pour le combattre sans peur.

— Je n'ai pas peur, dis-je. Mais, père, promettez-moi une chose: n'informez pas ma femme que je suis malade. Promettez-moi! Même si je perds connaissance, que je meurs. Jurez-moi de ne pas m'emmener à ma villa. Je ne trouverai pas le repos tant que je n'aurai pas votre parole.

— Je vous en fais la promesse de bon gré, répondit-il, solennel. Sur tout ce que je tiens pour sacré, je respecterai votre volonté.

J'en fus infiniment soulagé. La sécurité des êtres que j'aimais était assurée, ce dont je le remerciai d'un geste muet. J'étais trop affaibli pour m'exprimer davantage. Sitôt qu'il disparut, mon esprit s'égara dans un dédale d'hallucinations. Permettez-moi de tenter de vous les retranscrire. Dans l'une d'elles, je regarde l'intérieur de la salle où je suis allongé. Le timide tenancier astique ses verres et ses bouteilles, en lançant de temps à autre un regard effrayé dans ma direction. Sur le pas de la porte, des groupes d'hommes regardent à l'intérieur puis, me voyant, s'échappent à toute vitesse. J'observe la scène, je sais où je

suis, et, pourtant, en même temps, je grimpe les cols escarpés d'une gorge dans les Alpes, les pieds dans la neige glaciale. Et j'entends se déverser mille torrents rugissants. Un nuage pourpre flotte au-dessus de la cime du glacier immaculé puis se disperse, laissant apparaître un visage souriant.

— Nina, mon amour, ma femme, mon âme! dis-je à pleine voix.

Les bras tendus, je l'agrippe, mais — horreur! — c'est cette fripouille d'aubergiste qui me prend entre ses bras qui empestent la sueur! Je me débats fébrilement contre lui, haletant.

— Imbécile! hurlé-je dans son oreille. Laissez-moi la retrouver. Ses lèvres réclament des baisers. Lâchez-moi!

Un autre homme approche et m'empoigne. Il aide l'aubergiste à me rallonger de force sur les oreillers. Ils me maîtrisent et, d'épuisement, je perds toutes mes capacités. Je cesse de lutter. Pietro et son assistant me regardent un instant.

— *E morto!* murmure l'un des deux à l'autre.

Je les entends et souris. Mort? Pas moi! Le soleil de plomb se déverse en abondance par la porte ouverte de l'auberge. Les mouches assoiffées bourdonnent bruyamment. Des voix chantent *La Fata di Amalfi*. Je parviens à distinguer les paroles.

*« Chiagnarò la mia sventura
Si non tuorne chiù, Rosella!
Tu d'Amalfi la chiù bella,
Tu na Fata sì pe me!
Viene, vie, regina mie,
Viene curre a chisto core,
Ca non c'è non c'è sciore,
Non c'è stella comm'a te!¹ »*

C'est une vraie chanson, *Nina mia! Non c'è Stella comm'a te!*² Qu'avait dit Guido? Plus pure qu'un diamant brut? Plus intouchable que l'étoile la plus lointaine! Ce sot de Pietro continue d'essuyer

1. Chanson populaire en dialecte napolitain.

2. Ma Nina, il n'y a pas d'étoile comme toi!

ses bouteilles de vin, mais je n'arrive pas à comprendre comment il est possible qu'il soit ici, étant donné que je me trouve maintenant sur les berges d'une rivière tropicale où des alligators somnolent au soleil. Leurs larges mâchoires sont ouvertes, leurs yeux étriqués luisent durement. Une barque glisse sur les eaux silencieuses. J'observe dans l'embarcation la silhouette souple d'un Indien qui se tient debout. Ses traits sont étonnamment similaires à ceux de Guido. Approchant, il tire une lame d'acier effilée. Brave type ! Il a l'intention d'attaquer tout seul les créatures qui l'attendent sur la rive étouffante. Il saute à terre — je l'observe avec une curieuse fascination. Il passe devant les alligators, sans sembler conscient de leur présence, et se dirige prestement, sans une pointe d'hésitation, vers *moi*. Je suis celui qu'il cherche, et c'est dans *mon* cœur qu'il plonge l'épée en acier froid, qu'il ressort dégoulinante de sang ! Une, deux, trois fois ! Et pourtant, je ne peux mourir. Je me tords de douleur, gémissant d'une souffrance acérée. Puis quelque chose d'obscur s'interpose entre moi et le soleil étincelant, quelque chose de frais et de sombre, contre lequel je me jette désespérément. Deux yeux noirs fixent les miens sans ciller, et une voix résonne :

— Ne vous agitez pas, mon fils. Confiez-vous au Christ !

C'est mon ami le moine. Je le reconnais avec bonheur. Il est revenu de sa mission de miséricorde. Même s'il m'est difficile de parler, je m'entends demander des nouvelles du garçon. Le saint homme se signe pieusement.

— Sa jeune âme puisse-t-elle reposer en paix ! Je l'ai trouvé mort.

Cela me stupéfait. Mort — si vite ! Je ne peux le concevoir. De nouveau, je dérive. Il me semble avoir entendu la cloche de l'eucharistie, mais mon cerveau s'embrouillant de plus en plus à chaque instant, je ne peux l'affirmer. Je me souviens d'avoir hurlé au terme d'un tourment interminable. « Pas à la villa ! Non, pas là-bas ! Il ne faut pas m'emmener... malheur à celui qui me désobéira ! »

Je me rappelle ensuite avoir été happé dans un tourbillon sans fond, tout en essayant en vain de me retenir aux mains tendues d'un moine. Et pendant que je me noie, j'entrevois son crucifix argenté. Malgré mes appels à l'aide, je coule et m'enfonce dans le néant.